

# Une théologie polémique et militante

Autor(en): **Kaempfer, Jean**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **58 (2008)**

Heft 4: **La théologie entre reprises différées, déplacements et ruptures**

PDF erstellt am: **30.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-381771>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## UNE THÉOLOGIE POLÉMIQUE ET MILITANTE

JEAN KAEMPFER

### Résumé

*La théologie, à lire Pierre Gisel, ne se résume pas à un corps d'affirmations sur Dieu, la création, l'économie du salut, etc., mais inclut une réflexion plus générale sur l'humain et son rapport à la croyance. Cette volonté d'élargissement est ici interrogée quant à sa dimension combative (elle se présente en effet comme un engagement contre l'«idéologisation») et quant à sa volonté généralisante: ne rejoint-elle pas ainsi un propos qui est aussi, fondamentalement, celui de la littérature ?*

Je n'ai encore rien dit, m'appête à le faire: en ce point (l'exorde), l'ancienne rhétorique prévoit des lieux propres à rendre le public attentif, docile, bienveillant. L'un des moyens proposés à cet effet, c'est le lieu de la modestie affectée (*excusatio propter infirmitatem*). Or ce *topos*, pour moi, vaut à la lettre; la modestie qu'il convient d'afficher, dans mon cas, n'est pas affectée. Ma théologie spontanée, celle que j'ai acquise par immersion pendant les quelques années de mon enfance où j'ai gravi le *cursus honorum* de l'enfant de chœur – d'abord acolyte, enfin cérémoniaire, en passant par le stade thuriféraire –, c'est une théologie du charbonnier, par analogie avec la foi éponyme. Cette théologie s'égrenait et se constituait au fil de l'année liturgique et des fêtes carillonnées, chacune de ces stases solennelles fournissant les éléments systématiques d'un corps de doctrine: naissance virginale de l'Homme-Dieu; sa Passion – Vendredi saint et Résurrection – figurant une anthropologie de l'homme pécheur et sauvable, à la fois mortel en sa carcasse de chair et éternel par son âme; anthropologie confirmée par la gloire de l'Ascension; la Pentecôte, le don de l'Esprit, venant *in fine* compléter la figure d'un Dieu trinitaire et emblématiser aussi un mode d'action très intrusif de la divinité, dont la conversion littéralement renversante de Saul en Paul apportait au demeurant l'expression éloquente.

Or cette théologie du charbonnier, je la retrouve, *mutatis mutandis* (c'est-à-dire quelques bibliothèques plus loin, que Pierre Gisel a lues, mais moi non), dans l'ouvrage dont il est question ici. Cette théologie: une dramatique qui traverse «le créé – la matière, les corps et l'histoire – [...] et] qu'un "salut" prend en charge et porte à achèvement» (p. 12), j'apprends avec satisfaction qu'elle est vénérable, qu'elle est disponible très tôt, dès le II<sup>e</sup> siècle. Mais j'apprends

aussi, trois pages plus loin, que cette conception-là du théologique, qui s'installe en un espace réservé (dans un univers saillant, diraient les théoriciens de la fiction) caractérisé par des croyances, des rites et des frontières, il faut, «sauf idéologisation», que j'y renonce. Ma théologie en effet restait prise dans les rêts du théologico-politique, tel qu'il a été analysé et dénoncé par les «maîtres du soupçon», la triade Marx-Nietzsche-Freud.

Par ailleurs, ma théologie spontanée avait un autre versant encore : ce chapelet d'affirmations doctrinales, dont l'année liturgique ordonnait les grains, pouvait compter en outre sur un ancrage existentiel dans l'évidence gracieuse de Dieu, telle qu'elle s'offrait ou s'imposait au for intérieur du croyant, sous la forme d'un rapport personnel que la prière incarnait et authentifiait. Ici aussi, la lecture du livre de Pierre Gisel m'apporta confirmation d'abord, désillusion ensuite. Car n'avais-je pas dans mon parti – voilà pour la confirmation – un théologien très considérable, rien moins que Karl Barth en effet, dont la dogmatique, apprends-je, est centrée sur le fait premier et contingent d'un acte divin de révélation, Dieu jouant à chacune de ces occasions «l'autoposition qu'il est en lui-même» (p. 83) ?

Or tout cela, toute cette théologie du charbonnier, malgré la tradition et les autorités qui la recommandent, il me faut maintenant, si je veux suivre Pierre Gisel, y renoncer et me familiariser avec une autre théologie – la dirais-je plus profane ou plus humaine ? –, une théologie «ordonnée aux réalités anthropologiques et sociales de tous» (p. 25). Ainsi, poursuit Gisel, la théologie «relève [...] de ce qui donne forme, imagée et structurante, au monde socioculturel médiatisé par des pratiques humaines et des productions signifiantes» (*ibid.*). Ou encore, et cette définition plus précise se trouve p. 156, la théologie occupe «un plan où s'aménagent diversement des rapports entre avènement singulier d'existence, organisations collectives existantes et données transcendantes». Mais cette version anthropologique du théologique, n'allons pas croire qu'elle est une pure fantaisie de Gisel, même si les «constructions théologiques [...] sont le fait d'auteurs singuliers – prenant chacun leur responsabilité propre» (p. 80). Des alliés, des précurseurs sont avérables, du côté de la théologie libérale en particulier, Gisel, non sans malice (mais c'est de bonne guerre), allant même chercher caution chez Thomas d'Aquin !

D'évidence, cette façon de localiser la théologie dans le champ d'une sociologie, ou d'une socio-psychologie, ne fait pas l'unanimité. Ne risque-t-on pas ainsi de perdre en compréhension, en spécificité, ce qu'on gagne en surface disciplinaire ? Gisel est le premier à noter le voisinage de la théologie telle qu'il la conçoit avec la science des religions, voire à marquer leur indivision, par des formules comme : «que l'approche soit celle de sciences des religions ou celle de la théologie». Pour ma part – mais c'est l'ignare qui parle –, je ne vois pas, en ce point de la discussion, ce qui distingue la théologie de Gisel de ce que j'imagine par ailleurs être le champ et la tâche de la science des religions : la première me paraît soluble aisément dans la seconde.

Mais justement, la discussion ne s'arrête pas là, c'est-à-dire à un simple face-à-face, sous le regard neutre d'un observateur dégagé, de deux conceptions divergentes de l'exercice théologique. Repartons, pour amorcer ce virage, des alliés libéraux de Gisel, à propos desquels il paraît nécessaire de préciser qu'«au demeurant, le libéralisme ou le modernisme n'ont pas à être diabolisés ou répudiés» (p. 126). C'est donc qu'ils le seraient, répudiés, diabolisés ? Mais par qui donc ? Se profile ainsi, à l'horizon de la perspective simplement descriptive, une dimension agonistique : il y a des opposants à la théologie gisélienne, qui occupent le terrain ; un terrain bien circonscrit, car si le lieu de pertinence de cette théologie est le monde de tous, l'arène où il s'agit de la défendre est localisée «à l'interne». À l'interne, probablement (car le texte ne précise pas outre mesure), des Facultés de théologie protestante de notre petit lopin romand. Ce milieu, à en croire Gisel, est bien frileux ; alors que le courage, l'ouverture volontariste s'imposent pour être «à la hauteur de ce que requiert la situation socioculturelle d'aujourd'hui en fait de rapport au religieux, aux dieux ou à l'absolu» (p. 74), ici, à l'inverse, c'est-à-dire «à l'interne», le repli sur les «idées reçues, idéologisées» (p. 101) domine.

Notons au passage la frappe rhétorique qui réalise cette imputation : «sauf idéologie», «sauf à s'idéologiser frauduleusement» (p. 129). Le séjour paresseux dans la soupe idéologique n'est pas présenté par Gisel comme un fait positif, mais plutôt comme une dérive peccable, une exception malheureuse. Théologiens, encore un effort pour être giséliens ! Un peu de vigilance, un peu de bonne foi, et c'est sûr, vous vous mettriez en route... Mais les vieilles habitudes sont prégnantes, la tentation de s'en tenir à la seule tradition chrétienne est forte. Or, encore une fois, c'est là se montrer «irresponsable» ; à terme, ce qui guette, c'est la «sectarisation *soft*» (p. 120). Dès lors, pour reprendre la question léninienne : que faire ? Comment échapper, «à l'interne», à cette «démission secrète quant à la tâche qui nous requiert, intellectuellement [...] et pratiquement» (p. 73 *sq.*) ? Renouant avec «le pathos du futur» (Antoine Compagnon) caractéristique des avant-gardes – attesté ici par l'emploi surabondant de ce temps grammatical –, le discours de Gisel se fait militant : l'exercice théologique, refondé en un «nous» collectif décidé et courageux, doit désormais s'ouvrir vers le monde de tous, viser «l'humain même», «l'humain effectif», ou encore «l'humain comme tel», selon la formule insistante qui scande le texte.

Reprenons : dans son pan descriptif, son volet «science des religions», la théologie de Gisel met l'accent sur le contexte social et culturel ; mais sur son versant militant et engagé («à l'interne»), elle devient essentialiste : il s'agit, je l'évoquais à l'instant, de se préoccuper maintenant de l'humain comme tel, en tant qu'il a affaire à la croyance, à un au-delà des savoirs qui le déporte du côté de l'absolu, du décalé, du non-normalisé ; ou encore, en un mot synthétique : de l'excès. L'angle de réfraction particulier que la théologie de Gisel apporte, c'est, croit-on brièvement, de situer l'humain «en fonction de la question de Dieu» (p. 186). Mais c'est comme si Dieu, le nom de Dieu, était immédiatement suspect, pour Gisel, qui préfère dire la chose «anthropologiquement,

[comme] la question du rapport de l'humain à ce qui le dépasse ou lui échappe» (*ibid.*). Nous voilà dans un espace de grande généralité. J'en profiterai, de cette généralité, pour lancer, en conclusion, une OPA.

Mais avant, j'aimerais développer rapidement un point en rapport avec le procès en idéologisation que Gisel fait à ses contradicteurs. Comment s'institue ce juge qui, de l'idéologie, en connaît un bout, et peut donc en parler en connaissance de cause ? Ne rencontre-t-il pas fatalement ce que j'appelle l'embarras légué par Althusser quant à l'idéologie ? Pour ce marxiste, l'idéologie peut se ramener à deux maximes, ou axiomes, que voici : 1) il n'y a d'idéologie que par et pour un sujet ; 2) l'idéologie se méconnaît comme telle ; et dans ce déni, se donne à reconnaître comme idéologie. J'ajoute que pour Althusser, le discours théorique offre, hors idéologie, l'extraterritorialité nécessaire à la profération crédible des maximes de l'idéologie. De façon comparable, il me paraît que chez Gisel, le repérage du risque idéologique chez l'autre repose logiquement sur la présupposition que lui, Gisel, en est préservé : *suave mari magno...* Or l'embarras légué par Althusser, c'est que mesurés aux deux maximes de l'idéologie, les énoncés posant leur candidature à l'exemption idéologique sont assez certainement d'énonciation impossible. Est-ce ce dont prend acte la théologie militante de Gisel – ce vaste catalogue de tâches à accomplir –, lorsqu'elle déporte messianiquement le moment de sa validation positive dans les temps à venir ? Portrait de Gisel en Moïse, face à l'horizon sans cesse reculé d'un pays de Canaan théologique désirable et irrémédiablement futur...

Mais j'en arrive à mon OPA. Car enfin, ces croyances à saisir dans leur effectivité ; ces fables du monde et de l'humain qui y naît ; ce geste de dépassement au creux des données du monde et de l'histoire ; tout cela constitue pour Gisel le cœur de l'exercice théologique, mais c'est là très exactement le lieu et l'empire de la littérature ! Depuis Aristote et Platon, la question de l'adhésion crédule aux fables est l'occasion d'un débat «à l'interne», dirai-je à mon tour, débat querelleur et sans cesse repris sur les croyances ; et depuis Antigone, la descente de l'absolu dans les conduites humaines est un motif majeur des dramatisations littéraires.

Sans doute, la littérature, comme la théologie, sont-elles devenues, depuis cinquante ans, des pratiques résiduelles ; là où jadis il fallait des cathédrales, des chapelles suffisent aujourd'hui. Ne pas en prendre acte, ce serait manquer d'humour<sup>1</sup>. Mais ranger la théologie, la littérature dans le passé, puis leur rendre visite parfois, à titre archéologique, ce serait manquer d'à-propos, céder à la courte vue. La littérature se porte bien, on la trouve, autre que naguère, lorsqu'on la cherche. La théologie aussi : à preuve, le livre ainsi nommé de Pierre Gisel.

<sup>1</sup> De la désaffect(at)ion qui l'atteint, la littérature, polyphonique, «bakhtinienne», prend en tout cas la mesure, d'autant qu'elle n'est pas thétique mais «exposante» (Flaubert), donnant à voir, sans trancher, le charivari de l'humain parlage.